

A présent, par exemple, je suis dans un de mes plus doux moments : il est huit heures et demie du soir, il fait froid dehors et un bon feu brûle dans ma cheminée (la pensée des pauvres me gêne souvent ce plaisir), ma petite table est posée à côté et je m'entretiens délicieusement avec toi. ”

Et, comme s'il eût voulu lui insinuer qu'elle pouvait et devait chercher les mêmes jouissances dans le travail de l'esprit, il lui adressait cette provocation à laquelle sa sœur devait bientôt répondre en écrivant son journal. “ A l'âge où tu as commencé à écrire, il y a de ces pensées qu'on ne peut garder pour soi ; il faut les confier à un ami ou les écrire, souvent l'un et l'autre. Or tu n'es pas encore arrivée à cet âge qu'on appelle mûr, cet âge où le peu de joie que nous avons au fond du cœur se dessèche. Pourquoi laisser passer une saison qui n'est pas encore finie pour toi, sans en jouir, sans en garder du moins quelques souvenirs ? Allons donc, loin, bien loin de toi ces petites pensées qui rétrécissent. Je ne te dirai pas de marcher, non, laisse-toi seulement entraîner. Oh ! si j'étais toi ! Tout moi que je suis, j'ose quelquefois donner cours à ma pensée, je la laisse courir çà et là sous la forme qui lui plaît ; je serai content pourvu que je puisse t'attirer dans la carrière. Je jette le gant, j'espère que tu le relèveras. ”

Pendant sa troisième année de droit, le jeune homme, pour lequel le code n'avait aucun attrait, se lança dans la publicité, il écrivit avec succès dans la *Revue européenne* en collabo-

ration avec MM. de Cazalès, de Champagny, de Carné et Wilson : ces débuts, surtout un article sur le bienheureux Nicolas de Flûe, lui méritèrent son admission dans le *Courrier de l'Europe*, journal dont les idées étaient dans le sens de celles de l'*Avenir*. On juge facilement de la joie d'Eugénie : “ Oui, tu m'écriras, mais ce sera imprimé, doré, relié. Te voilà auteur, te voilà riche de gloire, et me voilà à Paris. ” Toujours le rêve de vivre près de Maurice. Hélas ! il fallut encore y renoncer. Lorsque Maurice et quelques amis apprirent le retraité de M. de Lamennais à la Chênaie, ils formèrent le dessein de suivre le célèbre polémiste dans sa solitude. Maurice vint donc au Cayla pour faire ratifier ses plans par sa famille ; il ne rencontra aucune opposition. M. de Guérin trouva que c'était un honneur pour son fils de suivre une direction qu'on jugeait encore comme la plus haute et la plus sûre en fait de science et de religion, et malgré le chagrin de s'en séparer Eugénie ne pouvait se défendre de se réjouir à la pensée que son frère portait encore en lui des goûts et des besoins de vie religieuse.

Dans le cours de décembre 1832, au moment où Lacordaire s'éloignait de la Chênaie, comme on s'éloigne d'un écueil, Maurice de Guérin y entraît comme on entre dans un port, venant y chercher le calme, la connaissance de lui-même, le dernier mot sur sa vocation. La Chênaie lui convenait, c'était une espèce de congrégation religieuse “ mi-partie bénédictine et séculière ”, une maison ne hautes études où La-